



Pouvons-nous encore infléchir le cours fatal du monde ?



“L’histoire n’est pas écrite d’avance, c’est nous qui la faisons” Daniel Bensaid



ON EST VIVANTS

Un film de Carmen Castillo

Happiness Distribution
présente une production des Films d'Ici

ON EST VIVANTS

Un film documentaire de
CARMEN CASTILLO

SORTIE NATIONALE LE 15 AVRIL 2015



France / Belgique – 2014 – 1h43 – HD – Couleur et Noir & Blanc – 1.85 – Dolby Stéréo
Langue : Français – Espagnol – Brésilien

Visa n° 135134

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.isabelleburon.com



Distribution
Happiness Distribution – Isabelle Dubar
Tel : 01 82 28 98 40
info@happinessdistribution.com
www.happinessdistribution.com

Presse
Isabelle Buron
Tel : 01 40 44 02 33
Mob : 06 12 62 49 23
isabelle.buron@wanadoo.fr
www.isabelleburon.com



SYNOPSIS

De quoi est fait l'engagement politique aujourd'hui ? Est-il encore possible d'infléchir le cours fatal du monde ? C'est avec ces questions, dans un dialogue à la fois intime et politique avec son ami Daniel Bensaïd, philosophe et militant récemment disparu, que Carmen Castillo entreprend un voyage qui la mène vers ceux qui ont décidé de ne plus accepter le monde qu'on leur propose. Des sans domicile de Paris aux sans-terre brésiliens, des zapatistes mexicains aux quartiers nord de Marseille, des guerriers de l'eau boliviens aux syndicalistes de Saint-Nazaire, les visages rencontrés dans ce chemin dessinent ensemble un portrait de l'engagement aujourd'hui, fait d'espoirs partagés, de rêves intimes, mais aussi de découragements et de défaites. Comme Daniel, ils disent : « *L'histoire n'est pas écrite d'avance, c'est nous qui la faisons* ».

LE DÉSIR DE RÉALISER CE FILM, UNE RENCONTRE ET QUELQUES QUESTIONS

« *Jusqu'où faut-il accepter le monde tel qu'il est ? A partir de quand faut-il le refuser et s'insurger ? Faut-il y consacrer un moment, des années, une vie ?* »

Mes amis chiliens avaient répondu en engageant leur vie... et en la perdant. La question « *Cela valait-il la peine ?* », je l'ai posée tout au long de mon film *Rue Santa Fe*.

Mais la lutte, fût-elle armée, contre une dictature brutale était une évidence. Les évidences sont depuis longtemps finies. « *Il n'y a plus d'avenir radieux, d'alternative claire, de chemin tracé, de cités parfaites avec appartements clés en mains* ».

Avec la fin de notre religion de l'Histoire, d'une révolution inéluctable, beaucoup d'entre nous ont tourné la page et pris d'autres chemins, parfois celui de l'acceptation ou du renoncement.

J'ai bien sûr aussi fléchi, traversé des moments où l'impuissance l'emportait. Et pourtant, malgré moi, sans répit, entre l'Amérique Latine et la France, une rencontre venait m'arracher au confort d'une vie sans illusion. Face aux souffrances et au mépris, certains s'engageaient dans des expériences multiples. L'un me disait : « *Il n'y a pas de fatalité, le présent peut toujours redistribuer les cartes. Le dernier mot n'est jamais dit.* » L'autre affirmait : « *Tant qu'on lutte, on est vivants* ».

Ainsi de temps en temps me revenait la ques-

tion du sens des vies engagées. Elle est devenue urgente à la mort de Daniel Bensaïd. Daniel, lui, n'avait jamais renoncé. Très jeune, il avait commencé à militer, « *et quand on est embarqué, aimait-il dire en souriant, c'est pour longtemps* ».

Daniel m'avait accueillie en France en 1975. Sans lui et d'autres amis, je n'aurais pas pu passer de la survie à l'existence. Comme si de rien n'était, au détour d'une conversation, il m'apprenait à faire de la mémoire des vaincus une énergie du présent. Pas de nostalgie ni de culte du sacrifice, on n'en a pas besoin.

Plus tard, sans céder ni à la fatigue ni aux obstacles, par ses actes et ses écrits, à contre courant de l'air du temps, il a su « tenir vivante la longue durée des révoltes et des indignations, des principes et des exigences – en un mot de l'espérance ». Il aimait citer cette phrase : « *Résister, c'est résister à l'irrésistible* ». Et si c'était cela l'engagement aujourd'hui ?

À sa mort, comme habitée par la musique de sa voix, je me suis mise en mouvement. Je voulais trouver, ici et ailleurs, la beauté de ces « inconnus indispensables » dont il parlait, ceux qui continuent à lutter sans certitude de gagner, dans l'obscurité souvent et la lumière parfois, car ce sont eux qui font la grandeur de la politique.

Carmen Castillo





CONVERSATIONS

EDWY PLENEL - CARMEN CASTILLO

Carmen Castillo : Dans ce film que j'ai voulu faire, après la mort de Daniel, sur l'engagement, ce qu'on gagne à s'engager, j'ai toujours senti sa présence parmi tous les militants que j'ai rencontrés sur ce chemin...

Edwy Plenel : Daniel est présent dans ton film, mais ce n'est pas un film sur sa vie de façon anecdotique. Je pense que le film est surtout fidèle à ce qui a animé la vie de Daniel, quelqu'un qui ne pensait pas qu'on pouvait réfléchir enfermé entre quatre murs et qu'il fallait toujours se confronter à la réalité, à la société et aux injustices.

C'est un film qui dit aux jeunes aujourd'hui : vous avez toujours raison de vous engager, vous avez toujours raison de dire non à l'injustice, à l'inégalité, vous avez toujours raison de faire un premier pas qui est ce « non », et en affirmant ce « non », vous inventerez le « oui » des causes communes.

Il y a aussi dans le film quelque chose de très fort qui est la diversité, à la fois géographique, à la fois thématique, à la fois culturelle des luttes. De montrer que justement le ressort de l'égalité, la promesse de l'égalité des droits, d'égalité des possibles, c'est aussi celle des causes communes, c'est-à-dire du fait que nous ne sommes pas enfermés dans notre condition, dans notre identité, dans notre appartenance, dans notre lieu de naissance, que nous pouvons faire mouvement les uns vers les autres.

En ce sens il y a, dans ces temps un peu obscurs qui sont les nôtres, parce que incertains, parce

que sans mode d'emploi – comme disait René Char : « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* » –, il y a dans ce film un immense optimisme. L'optimisme de la volonté, l'optimisme du combat, l'optimisme de la résistance et les textes de Daniel montrent cette musique. Ce qui fait que nous avons tous aimé Daniel, c'est qu'il arrivait à lier humainement, dans un rapport d'empathie avec l'autre, cette réflexion intellectuelle sur le capitalisme, sur la lutte des classes, sur l'impérialisme et la sensibilité concrète aux individus qui font vivre les révoltes et les luttes.

Carmen Castillo : Les luttes que j'ai rencontrées sont très diverses, plutôt des mouvements sociaux que des luttes menées par des organisations politiques, mais avec des engagements de très longue durée parfois. C'est un grand changement par rapport à ce que nous avons connu lors des périodes militantes de nos années de jeunesse, où nous avions un programme clair.

Edwy Plenel : Ce côté qu'on pourrait dire un peu « mouvementiste » du film est aussi une façon de dire : avant d'avoir le programme tout cuit, avant d'avoir le parti flamboyant neuf, avant d'avoir résolu vos problèmes de motion de congrès ou de synthèses, déjà soyez au rendez-vous. Soyez au rendez-vous des urgences. Car les révolutionnaires en chambre qui coupent les cheveux en quatre mais qui ne sont pas capables de tendre la main auprès de ceux qui sont opprimés, qui sont exploités, qui sont victimes d'injustices, et bien

voilà, ils ne construiront pas grand-chose.

Nous sommes dans un contexte compliqué, dans cette époque de transition qui est la nôtre où, comme disait Gramsci : « *Le vieux a du mal à mourir, le neuf tarde à naître* ». Et dans cet entre-deux surgissent les phénomènes morbides les plus variés, c'est-à-dire les monstres du racisme, de la xénophobie, des guerres d'identité, des guerres de religion, des guerres de civilisation, etc. Donc dans ce moment là, bien malin serait celui ou celle qui prétendrait dire : voilà ce qu'il faut faire, voilà les réponses sur les questions d'organisation. Je crois au contraire qu'on est dans un moment où le neuf est réellement à inventer.

Et je crois qu'il y a un message permanent dans le film, ce que dit Daniel à un moment : « *On s'engage et puis on voit* », le côté pascalien de

l'engagement... On ne sait pas s'il y aura des lendemains qui chantent, mais on accepte de faire le pari. Parce que c'est comme ça, de manière incertaine, que l'humanité avance, qu'elle crée son chemin.

« *Caminante, no hay camino...* ». Il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant, dit le poème d'Antonio Machado.

Il y a plusieurs moments bouleversants dans le film, parmi ceux-ci la séquence de Bolivie où Oscar, ce syndicaliste qui a refusé de prendre des responsabilités gouvernementales, dit vouloir être un lutteur tout simplement et considère que les seuls combats qu'on perd, ce sont ceux qu'on ne mène pas.

Paris, février 2015

“C’EST UN FILM QUI DIT AUX
JEUNES AUJOURD’HUI :
VOUS AVEZ TOUJOURS
RAISON DE VOUS ENGAGER”



Max Leroy¹ : Quelle a été l'impulsion de départ de votre film ?

Carmen Castillo : La mort de Daniel Bensaïd. Quelques jours après l'hommage qu'on lui a rendu à la Mutualité, en janvier 2010, Serge Lalou² m'encourage dans mon désir de réaliser un film sur l'engagement politique, aujourd'hui, qui suivrait les lignes de la pensée de Daniel, cet infatigable militant. Ces lignes de pensée m'entraîneront tout naturellement vers les autres, certains que j'avais déjà rencontrés et d'autres que j'allais découvrir avec bonheur. Sur ce chemin, Daniel m'accompagnerait avec ses actes, ses blessures, son rire, ses textes.

Max Leroy : Vous avez donc entrepris ce voyage avec ses écrits. Comment avez-vous choisi les points de destination ?

Carmen Castillo : Le monde est vaste et je voulais de l'ampleur. Partout, il se passait des choses surprenantes : les Indignés, les Printemps arabes... Mais je ne suis pas journaliste, j'ai besoin de lenteur. Alors je me suis tournée vers la France et l'Amérique Latine, mes deux lieux de vie. À l'affût des luttes ayant émergé après les années 1990 et se déroulant sur un long terme. Je savais que, dans la durée, on peut à la fois lutter et créer « autre chose » – et cela change toute la perspective.

En Amérique Latine, j'avais déjà rencontré le sous-commandant Marcos au Mexique. Mais j'avais envie de partager les expériences des Sans Terre au Brésil, ce mouvement qui existe depuis 30 ans et qui a permis à tant de paysans de vivre une vraie vie. En Bolivie, l'élection d'Evo Morales, après des luttes souvent violentes, permettait de montrer un combat victorieux.

En France, la tenacité des « Sans » à ne pas accepter les injustices, la créativité des militants pour dresser la dignité face au mépris et à la misère, m'avait déjà amenée à les rencontrer dès 1996. J'avais appris auprès d'eux qu'on ne pense jamais tout seul, que tout le monde pense.

Max Leroy : Vous n'étiez jamais allée au Brésil

auparavant, ce qui peut paraître étonnant...

Carmen Castillo : Le Brésil a été un pays très important pour Daniel. Il s'y est rendu plusieurs fois et a participé à la construction du Parti des Travailleurs. C'est en suivant sa trace que j'ai rencontré le Mouvement des Sans Terre. C'était tangible. Il s'agit d'une force politique très organisée ; ils tiennent à leur autonomie tout en dialoguant avec le P.T. Ils incarnent les expériences d'auto-gestion, de contrôle populaire et de démocratie participative. Avec leurs écoles itinérantes, des instituteurs qui se déplacent sur les terres occupées, ils ont réussi à former deux générations de jeunes qui résistent avec succès aux sortilèges de la servitude volontaire. La perspective, ils l'appellent « écosocialisme » – un mot nouveau, mais dont le sens résonne de manière urgente aujourd'hui.

Max Leroy : En Bolivie, vous avez voulu filmer une victoire ?

Carmen Castillo : Ce qui est advenu en Bolivie en 2005 est une véritable révolution. Je voulais une victoire et celle-là était inespérée. Nous avons écarté le pouvoir politique et sa figure emblématique, Evo Morales, pour aller chercher à Cochabamba les protagonistes (pour la plupart indiens illétrés) de la Guerre de l'Eau, victorieuse en l'an 2000 contre un gouvernement ultra-libéral et une multinationale française.

J'ai rencontré Oscar Olivera, un des fondateurs de la Coordinadora, cette organisation qui regroupe tout un peuple livrant bataille et qui transmet sa manière de faire aux autres guerres, celles de la coca et du gaz. Oscar continue d'agir au sein des mouvements sociaux : il refuse toute implication gouvernementale. Dès que je l'ai vu, Oscar m'a semblé familier. Pour moi, il y a une communauté des personnes en lutte. Elles se ressemblent, elles sont d'une égale beauté. Comme les femmes de La Busserine, dans les quartiers Nord de Marseille !

Max Leroy : Ce sont les révoltes des banlieues de 2005 qui vous ont amenée dans les Quartiers

Nord de Marseille. Pourtant, il n'y a pas eu d'émeutes là-bas.

Carmen Castillo : Justement, elles avaient eu lieu avant. Ces révoltes incomprises sont des baptêmes politiques. Et dans ce lieu, le chiffon rouge des kalachnikov et de la drogue, que les médias et les politiques affichent en général, ne laisse rien voir de la réalité de ces lieux. J'ai rencontré Fadela par les réseaux militants et, auprès d'elle, il y avait Fatima et Karima. Leur collectif agit dans les quartiers pour arrêter le cycle de la violence des jeunes tout en dénonçant la violence faite aux jeunes. Ils agissent dans des organismes d'aide sociale ou d'éducation tout en développant une pensée politique sans concession qui leur permet de proposer des alternatives. Ces femmes sont pour moi les véritables héroïnes de notre temps.

Max Leroy : Vous donnez à entendre le DAL, une association qui a réussi à rendre légitime les réquisitions de logements privés vides, mais aussi une figure parfois négligée, voire décriée, de nos jours, au sein du mouvement social : les syndicats. Pourquoi ?

Carmen Castillo : La lutte syndicale me semble, justement, essentielle. Elle peut être porteuse de valeurs qu'on a eu tendance à oublier : la solidarité, le partage... Elle rappelle, comme le dit Daniel, que la lutte des classes existe et qu'elle brise la fausse unité des races, des nations, des religions, car de l'autre côté, il y a toujours un autre soi-même. Ce sont vraiment des paroles que nous avons besoin d'entendre en ce moment.

C'est en visionnant, sur Internet, l'assemblée générale de fin de la grève des retraites, à la raffinerie Total de Donges, que j'ai découvert Christophe. Il disait, ému aux larmes, une phrase presque identique à celles que Daniel avait écrites : « Il y a des défaites qui ont le goût de victoires ». J'ai été bouleversée qu'un leader syndical fasse appel aussi à l'émotion pour trouver les mots d'une pensée politique si fondamentale. J'ai pensé qu'en finissant le film avec lui, on pourrait sortir du découragement et des défaites et avancer malgré tout.

Max Leroy : Militer serait dès lors, comme l'a écrit Bensaïd, « *le contraire d'une passion triste* » ?

Carmen Castillo : Tous ceux qui se trouvent liés à une action collective ressentent une sorte de joyeuse mélancolie. Je l'ai constaté souvent : il est rare que la joie de la victoire soit durable, le chemin restant à parcourir est toujours long, l'amertume peut survenir. Mais sur ce chemin, ceux que nous rencontrons, ceux qui sont engagés avec nous pour un temps ou pour très longtemps, ceux avec qui nous vivons des expériences lumineuses, ce sont ceux-là qui font de l'engagement une passion joyeuse.

Max Leroy : On a parfois tendance à croire qu'un film politique doit être le plus brut possible, sans aucun souci esthétique, pour être convaincant... Comment abordez-vous la question de la forme ?

Carmen Castillo : Les gens que j'ai rencontrés étaient beaux. Leurs rapports aux autres, à la nature, à leur environnement, quelque'il soit, même dans un squat très pauvre comme à Sao Paulo, tout cela est transfiguré par leur implication, leur engagement, leur plaisir du collectif. Cette beauté, je voulais la donner à voir, à sentir, créer *una canción*, un chant des possibles.

Un film est en lui-même un travail collectif. Dans le cas de celui-ci, c'était une aventure de plus de quatre ans, où chacun s'est impliqué profondément. J'espère que la beauté de cette aventure est visible à l'écran.

Paris, février 2015

“ON NE PENSE
JAMAIS TOUT
SEUL.”

1. Ecrivain.
2. Producteur des Films d'ici.





DANIEL BENSÂÏD, UN PHILOSOPHE ENGAGÉ

Né le 25 mars 1946 à Toulouse, il est décédé le 12 janvier 2010.

Du côté paternel, sa famille était issue de juifs pauvres d'Oran. Sa mère, ouvrière modiste, était née dans une famille ouvrière de tradition communarde. Installés à Toulouse après la Deuxième Guerre mondiale, ses parents tenaient un café populaire, le Bar des Amis. La cellule communiste du quartier y organisait ses réunions.

Militant depuis l'adolescence, il adhère en 1962, après la tragédie du métro Charonne à la fin de la guerre d'Algérie, à la Jeunesse Communiste puis à l'Union des Etudiants Communistes. Il est un des leaders du mouvement de Mai 68 à Paris. Il participe à la fondation de l'organisation trotskiste Ligue Communiste Révolutionnaire en 1969 avec Alain Krivine et Henri Weber.

Envoyé en 1973 par la IV^e Internationale en Argentine, il en revient « *vacciné contre une vision abstraite et mythique de la lutte armée* ».

À partir des années 1980, il fut chargé par cette organisation de suivre la situation au Brésil, où il aida à la formation de « Démocratie socialiste », une organisation qui joua un rôle majeur dans la naissance et l'affirmation du Parti des Travailleurs (PT) de Lula.

Il restera toute sa vie investi dans le mouvement anticolonial, anti-impérialiste et anti-capitaliste.

Daniel Bensaïd était professeur de philosophie, enseignant à l'Université de Paris VIII Saint-Denis, spécialiste de Karl Marx et Walter Benjamin.

Par son influence politique et théorique dans ces 40 dernières années, il est devenu un des acteurs majeurs du mouvement communiste antistalinien.

Il a publié de très nombreux ouvrages de philosophie et des essais. Grand polémiste, il a pris part à de nombreux débats politiques, animé les revues Critique Communiste et ContreTemps, participé activement à la création de la Société Louise Michel et mené sans concession le combat des idées, inspiré par la défense d'un marxisme ouvert, non dogmatique, ce qui lui permit d'apparaître aux yeux des médias et du grand public comme la figure intellectuelle la plus connue de la LCR.

Bibliographie Sélective

Mai Si ! Rebelles et repentis (avec Alain Krivine) - Éditions La Brèche, 1988

Moi, La Révolution - Gallimard, col. Au vif du sujet, 1989

Walter Benjamin, sentinelle messianique - Plon, 1990

Jeanne de guerre lasse - Gallimard, col. Au vif du sujet, 1991

La Discordance des temps - Editions de la Passion, 1995

Marx l'intempestif : Grandeurs et misères d'une aventure critique - Fayard, 1995

Le Pari mélancolique - Fayard, 1997

Contes et légendes de la guerre éthique - Textuel, 1999

Éloge de la résistance à l'air du temps - Textuel, 1999

Le Sourire du spectre : nouvel esprit du communisme - Éditions Michalon, 2000

Les Trotskysmes - PUF, coll. « Que sais-je ? », 2002

Le Nouvel Internationalisme - Textuel, 2003

Une Lente Impatience - Stock, col. Un ordre d'idées, 2004

Fragments mécréants : Sur les mythes identitaires - Lignes, Essais, 2005

Éloge de la politique profane - Albin Michel, 2008

1968, fins et suites (avec Alain Krivine) - Nouvelles Éditions Lignes, 2008

Prenons Parti (avec Olivier Besancenot) - Éditions Mille et une nuits, 2009

Marx, mode d'emploi (avec Charb) - La Découverte, 2009

Tout est encore possible - Éditions La fabrique, 2010

Une radicalité joyeusement mélancolique (présentation de Philippe Corcuff) - Éditions Textuel, 2010

Site Internet : <http://danielbensaid.org>





LES PROTAGONISTES DU FILM

O*n est vivants* est un film choral. Plusieurs visages viennent éclairer le récit, plusieurs voix en constituent la trame. Trois protagonistes évoluent tout au long du récit.



La narratrice, **Carmen Castillo** - elle a connu l'enchantement des vies engagées lors des années Allende au Chili, puis la lutte armée contre la dictature de Pinochet, la mort au combat de son compagnon et enfin l'exil en France. C'est avec la mémoire des vaincus toujours vivace qu'elle s'obstine à interroger l'engagement politique aujourd'hui : pourquoi on se met en route et comment on continue ? Une quête qui la mène dans plusieurs régions de France et d'Amérique Latine.

Daniel Bensaïd - il est l'ami dont l'absence déclenche cette nécessité de comprendre et saisir les nouvelles formes de luttes. Sa présence l'accompagne tout au long du parcours. Philosophe, écrivain, il a été de tous les combats en France, en Espagne, mais aussi au Chili, en Argentine et au Brésil, depuis les années 60 jusqu'à sa mort. Au-delà des défaites, des découragements, de la maladie, il a continué à penser que le présent est au carrefour de tous les possibles. Son histoire, intime ou collective, traverse le film grâce aux documents d'archives visuelles ou sonores et surtout à ses textes.

Sophie Bensaïd, la compagne de Daniel - elle porte l'histoire personnelle de Daniel. Elle a vécu auprès de lui ses engagements, partagé une intimité qu'elle consent à livrer au fur et à mesure que se construit son amitié avec la narratrice.

Puis, dans chaque lieu, la réalisatrice va à la rencontre des protagonistes engagés dans des luttes de longue durée :

AU MEXIQUE, DANS LES COMMUNAUTÉS ZAPATISTES DU CHIAPAS

Marcos, le sous-commandant de l'armée zapatiste, rencontré en 1994, dit la déception et la tristesse des indiens et des pauvres devant l'immobilité des dirigeants politiques, et leur désir de lutter, malgré tout, pour conquérir le droit à l'existence. En silence et sans bible, ils créent une autre manière de vivre.



AU BRÉSIL, AU PARANÁ

Le Mouvement des Sans Terre paysan

Josefa Pereira, militante du Mouvement des Sans Terre - sa famille a dû vendre sa terre pour payer les dettes. Elle a connu la répression et les menaces, mais a gardé un bon sens, de l'humour et une simplicité qui lui permettent de se dresser contre l'injustice et l'inégalité.

Nilda Aparecida Ramos Barbosa, militante du Mouvement des Sans Terre. Malgré le danger à occuper de manière illégale les terres en friche des grands propriétaires, malgré la mort possible et le temps passé à se défendre et à cultiver les champs, elle exprime le bonheur d'une victoire qui leur a permis de se nourrir, de s'éduquer et de se développer.

AU BRÉSIL, À SAO PAULO

Le Mouvement des Sans Terre urbain

Luis Gonzaga da Silva - militant du Parti des Travailleurs depuis 33 ans, il juge insuffisantes les réformes des gouvernements de Lula et de Dilma Rouseff. Il aspire à aller plus loin pour toucher au fondement du système de domination.

Lúcia de Andrade - elle vit avec sa fille dans un squat du centre ville, elle n'a pas le choix. Après des années de lutte pour un logement digne, elle est déçue, amère. Sans espoir devant l'immensité des obstacles, seule la rencontre des autres lui permet d'envisager une route toujours à ouvrir.

EN BOLIVIE, À COCHABAMBA

Militantes de la coopérative Arocaqua-Puntiti, ces « guerrières de l'eau » (dans la guerre de l'eau de l'an 2000) ont vécu comme une violation la loi de privatisation de leurs ressources d'eau et de leur travail de canalisation, votée par un gouvernement néolibéral au profit d'une multinationale française. Elles racontent la dureté des combats, les rires succédant aux larmes et la joie de la victoire. Face aux menaces futures, l'ensemble des « guerriers » se disent toujours prêts à résister.

Oscar Olivera, ouvrier, syndicaliste. La photo avec sa casquette a fait le tour du monde lors de la lutte du peuple de Cochabamba pour l'eau, dont il a été le leader charismatique. Un des créateurs de l'outil de l'émancipation, l'organisation « La Coordinadora », il a participé activement aux « guerres » de la coca et du gaz. C'est l'ampleur de ces luttes, ponctuées de morts, qui a mené à la victoire, lors de l'élection présidentielle, d'Evo Morales, un indien. Oscar a refusé de devenir ministre, il fallait que certains restent loin du pouvoir politique pour maintenir vivant un horizon de sens au-delà des contradictions inéluctables.

EN BOLIVIE, À EL ALTO

Marxa Chavez - jeune sociologue et militante, elle pense qu'une révolution a été gagnée mais qu'il reste encore beaucoup à faire, notamment en ce qui concerne l'autonomie de certaines communautés indiennes et les problèmes environnementaux ouverts par une politique économique centrée sur l'extraction des richesses naturelles.

À PARIS, LA « RÉQUIZZ D'OR » DU DAL

Annie Pourre, fondatrice et militante des associations Droits au Logement (DAL) et Droits Devant, pense que les nouveaux acteurs du changement se trouvent au sein des plus pauvres, les « Sans ». Les réquisitions d'immeubles vides, dit-elle, sont légitimes à défaut d'être légales. Occuper, s'organiser, vivre en collectivité, ce sont des actes politiques, ils permettent au plus démunis de faire l'expérience de l'émancipation. Cet éveil de la conscience renforce la lutte pour la dignité.



Souhil Boukhris, militant du DAL. Il avait 34 ans quand il s’est retrouvé dans la rue. C’est en participant, une caméra vidéo à la main, à la résistance acha rnée contre un délogement et à la répression violente qui s’en est suivie, qu’il a pris conscience de l’énergie de vie contenue dans les luttes. Il a trouvé dans l’engagement un sens profond à sa vie.

N'Diaga Sall, africain d’origine, logé dans des centres d’hébergement nocturne, il se rapproche du DAL et organise un collectif qui mène la lutte pour l’ouverture de ces centres dans la journée. Bien qu’il ait obtenu pour lui un logement, il est actif dans les réquisitions du DAL car il y trouve une chaleur affective.

À PARIS, LE NPA

Olivier Besancenot, postier, dirigeant du Nouveau Parti Anticapitaliste. Il reste convaincu qu’il faut un changement radical, une rupture avec le capitalisme pour construire un autre monde. Dès son arrivée à la LCR (Ligue Communiste Révolutionnaire, précédant le NPA), il a rencontré Daniel. Devenu un ami proche, il dit avoir beaucoup appris de Daniel lors de ses multiples échanges. Ils ont aussi écrit ensemble *Prenons parti*.

Alain Krivine, fondateur avec Daniel et Henri Weber de la LCR, il milite encore au NPA et n’a rien perdu de son enthousiasme et de ses révoltes d’origine. Il dit avoir plus de raisons objectives aujourd’hui qu’hier pour tenir un engagement politique radical.

DANS LES QUARTIERS NORD DE MARSEILLE

Le Collectif « Quartiers Nord, Quartiers Forts »

Trois femmes d’âges divers travaillent ensemble dans des associations de quartier, que ce soit dans le domaine de la culture, la politique de la ville ou de l’égalité des droits. Elles essaient de proposer aux jeunes des alternatives politiques à la violence et à la drogue.

Fadela El Miri, jeune française d’origine marocaine. Engagée dans les luttes pour une citoyenneté active et une diversité culturelle, contre l’abstentionnisme et pour l’implication politique des habitants des banlieues. Elle est aussi militante d’extrême gauche.

Fatima Mostefaoui, révoltée depuis le jour où, toute jeune, elle a vu mourir un ami, victime d’une bavure policière. Habitant dans le quartier des Flamants, elle en anime l’association de locataires qui veut imposer la participation des habitants aux décisions qui les concernent.

Karima Berriche a été émue dès l’enfance par les récits des luttes de libération nationale et anticoloniales que son père, militant du FLN algérien, lui racontait. Elle est directrice du centre social « l’Agora » à la Busserine, où elle organise des activités culturelles diverses pour contrer le désespoir, éveiller une conscience politique des habitants de ces quartiers, et leur montrer qu’il y a d’autres chemins que la drogue pour s’en sortir.

Mohamed Bensaada, militant de longue date dans divers mouvements des banlieues et un des organisateurs de la manifestation du 1^{er} juin 2013, où les habitants des quartiers sont venus pour la première fois manifester au centre de Marseille. Il témoigne aussi par l’écriture et tient des chroniques sans concession. D’une lucidité sans faille sur les difficultés et les obstacles à traverser, il persévère à mener le combat pour l’égalité des droits.

Daouda Dananir, enfant des Quartiers Nord, trouve dans la poésie une manière de briser l’enfermement, tout en gardant ses racines et sa fidélité aux Quartiers.

Jean Marc Roullan, ancien dirigeant du groupe Action Directe. Après avoir effectué 28 ans de prison, il est actuellement en liberté conditionnelle. Originaire de Toulouse comme Daniel, il a correspondu avec lui lorsqu’il était en prison, notamment sur le problème de la violence.

À SAINT-NAZAIRE

Christophe Hiou, leader syndicaliste de la raffinerie Total à Donges. Issu d’une famille engagée, le fonctionnement collectif est pour lui naturel. C’est un leader charismatique et très médiatisé de la longue grève des retraites de 2010. La solidarité rencontrée et les liens d’affect noués lors du conflit l’ont bouleversé, et c’est de cette richesse, malgré la défaite politique, qu’il tire son énergie pour dépasser la fatigue et le découragement.

Fabien Privé Saint-Lanne, son ami et camarade du syndicat. Les militants de cette section syndicale fonctionnent comme une famille, en échanges politiques et culturels permanents. Pour lui, l’engagement politique permet de vivre debout.





FRAGMENTS DE TEXTES DE DANIEL BENSÄID DANS LE FILM

« Notre siècle obscur s’est achevé dans la débâcle des espérances en un monde meilleur qu’il semblait promettre. Il laisse dans son sillage un amoncellement de désastres et de ruines. Nous y avons laissé pas mal d’illusions et de certitudes. Nous qui étions pressés, nous avons dû nous plier à la rude école de la patience et apprendre la lenteur de l’impatience. Changer le monde apparaît comme un but non moins urgent et nécessaire, mais autrement plus difficile que nous ne l’avions imaginé. »

« Nous ne croyons plus que la société nouvelle naîtra d’un miracle, dans l’embrasement soudain d’un grand soir rouge. Il n’y a pas d’alternative claire, de chemin tracé, de cités parfaites avec appartements clés en mains, d’avenir radieux. Nous devons nous contenter des défis que l’époque propose. Quand les grandes espérances ont du plomb dans l’aile, les petites repoussent à ras de terre, sur un sol dévasté, dans des résistances sans cesse recommencées et des conquêtes toujours remises en question. »

« À leur manière, les “mouvements sociaux” ont toujours produit de la politique, une politique de l’opprimé, irréductible. Les mouvements des femmes ou des sans-papiers produisent de la politique quand ils obligent à reconsidérer la notion de citoyenneté ou la distinction entre le national et l’étranger. Les mouvements de chômeurs produisent de la politique quand ils obligent à repenser les notions de partage de travail et de droit à l’emploi. Face aux tendances puissantes à la fragmentation et à l’émiettement social, les mouvements sociaux, à travers leur résistance, s’efforcent de reproduire du collectif et de la solidarité. »

« Depuis les années 80, le capital semble devenir l’horizon indépassable de tous les temps. L’histoire menace de disparaître dans la désolation de l’éternité marchande. Pourtant, en tant que mode de régulation dominant, le capitalisme n’existe que depuis 3 ou 4 siècles. Pourquoi ce mode de production serait-il plus éternel que d’autres ? Il n’est pas concevable qu’il représente le terminus où tout le monde descend pour s’installer dans une sorte d’éternité marchande. Le capital n’est pas le dernier mot de l’aventure humaine. »

« Contre la logique marchande et la privatisation du monde émerge une autre idée, une politique de rupture avec le despotisme anonyme des marchés, du commerce de tous avec tous qui conduit à la guerre de tous contre tous. Elle oppose au droit de propriété le droit à l’existence. »



« Auparavant, les banquiers en faillite se jetaient par la fenêtre par dizaines. Aujourd’hui, avec un sens de leur confort bien plus important que celui de leur honneur, ils se munissent de parachutes, dorés de préférence. Cette impunité entretient une violence omniprésente dans la société. La violence visible ou physique n’est en effet qu’une part restreinte de multiples violences sociales banalisées. De sorte que, si l’on veut faire diminuer véritablement la violence la plus visible, crimes, vols, viols, voire attentats, il faut travailler à réduire globalement la violence qui reste invisible, celle qui s’exerce au jour le jour, pêle-mêle, dans les familles, les ateliers, les usines, les commissariats, les prisons, ou même les hôpitaux ou les écoles. À commencer par la violence dévastatrice de la souffrance au travail, des harcèlements, brimades, licenciements, du chômage, de la précarité et de la pauvreté. »

« Dans les moments de lassitude et d’abattement, on arrive à se demander si le combat en vaut encore la peine. On se console parfois en se disant que la révolution est la seule forme de guerre dans laquelle la victoire finale doit être préparée par une série de défaites. À franchement parler, on ne dédaignerait pas, de temps en temps, quelques victoires. »

« Plus que jamais, notre engagement est un pari incertain. Un pari ordinaire, chaque jour recommencé. Celui que font, en toute simplicité, des milliers de militants syndicalistes, associatifs, politiques, de par le monde. Par loyauté envers eux, quand on est embarqué, c’est pour longtemps. On n’a pas le droit de jeter l’éponge, de se rendre, à la moindre lassitude, au moindre accident de parcours, à la moindre, et pas même à la pire déception. »

« Gamin, la lecture de *La Guerre du feu*, dans la collection illustrée “Rouge et or”, me passionnait. Je suivais le cœur battant les efforts de Noah et de ses frères compagnons pour protéger l’étincelle et conserver la flamme. Sauver ce qui aurait pu, et pourrait encore, se perdre, c’est un peu notre guerre du feu. Sur ce chemin, le plus grave n’est pas la défaite reconnue, puisqu’il est de glorieuses défaites plus belles, plus commémorées que n’importe quel triomphe. Le plus grave, ce sont les défaites de l’intérieur, par abandon, par déception et désenchantement, par reniement et trahison, les défaites sans combat qui sont d’abord et surtout des débâcles morales. »

« Il faut donc lutter, au moins pour s’épargner la honte de ne pas avoir essayé. Le doute porte sur la possibilité de parvenir à changer le cours du monde, mais non sur la nécessité de le tenter... »



« En théorie, l’internationalisation des échanges et de la communication rendrait concevable une planète solidaire sans frontières ; pratiquement, la mondialisation marchande renforce les inégalités et exaspère les paniques communautaires, la xénophobie et le racisme, le nationalisme et les fanatismes identitaires. »

« Le terrorisme qui tourmente les Etats Unis, c’est lorsque les problèmes créés par la domination impérialiste sont plus aigus que jamais. La haine prend alors le pas sur les idées révolutionnaires. La violence privatisée et la vengeance remplacent les guerres de libération nationale, les candidats millénaristes au martyr prennent la place des révolutionnaires organisés. Lorsque la raison est monopolisée par l’impérialisme, la déraison gagne du terrain. »

« A vouloir nier ou refouler la lutte des classes, on a la guerre des ethnies et des religions, les guerres saintes et le choc des barbaries. La lutte des classes brise l’unité opaque des races, des nations, des religions. Car il y a toujours, de part et d’autre, des riches et des pauvres, des opprimés et des oppresseurs. »





CARMEN CASTILLO

Historienne de formation, née à Santiago du Chili, elle vit entre Santiago et Paris. Certains de ses films, comme ses livres, évoquent les combats pour la liberté dans son pays d’origine. En 2007, le Festival de Cannes sélectionne son documentaire *Rue Santa Fe* dans la section Un Certain Regard.

Filmographie sélective

- 2014
- On est vivants* – 1h43
- 2013
- L’Espagne de Manuel Rivas, Juan Goytisolo, Bernardo Atxaga* – 52’ – Arte (collection « L’Europe des écrivains »)
- 2011
- Victor Serge, l’insurgé* – 52’ – France 5
- 2009
- Pour tout l’or de Andes* – 1h30 – Arte
- 2008
- Desterría* – court métrage de fiction – Espace Culturel Louis Vuitton
- Lettres mexicaines, romanciers de la Grande Frontière* – 60’ – Arte
- 2007
- Rue Santa Fe* – 2h40
- Festival de Cannes 2007, sélection officielle : Un Certain Regard
- New York Film Festival, octobre 2007
- Festival de Montréal, Copenhague, Genève, Rio de Janeiro, Londres...
- 2004
- Le Chili de mon père* – 60’
- Misia, la voix du fado* – 60’ – Arte
- 2003
- José Saramago, le temps d’une mémoire* – 74’ – Arte
- 2002
- Maria Felix, l’insaisissable* – 60’ – Arte
- 2000
- El Camino del Inca* (coréalisé avec Sylvie Blum) – 52’ – France 5
- 2001
- L’Astronome et l’Indien* (coréalisé avec Sylvie Blum) – 52’ – Arte
- 1999
- Couleur Havane* – scénario du film réalisé par Patrick Grandperret – fiction – 1h30
- 1998
- Collection *Terres Etrangères* pour Arte – Production avec Patrick Grandperret.
- 1997
- Inca de Oro* – scénario (avec Sylvie Blum) du film réalisé par P. Grandperret – fiction - 1h30
- 1994
- La Véridique légende du sous-commandant Marcos* (coréalisé avec Tessa Brisac) - 60’ - Arte
- 1993
- La Flaca Alejandra* (réalisé par Guy Girard) – 60’ – France 3
- FIPA d’Or
- 1985
- État de guerre : Nicaragua* (coréalisé avec Sylvie Blum) – 60’ – TF1



FICHE TECHNIQUE

France / Belgique – 2014 – 1h43 – HD – Couleur et Noir & Blanc – 1.85 – Dolby Stéréo

Scénario et réalisation	Carmen Castillo
Production exécutive	Mathieu Cabanes
Production	Serge Lalou – Les Films d’Ici (France) Isabelle Truc – Iota Productions (Belgique)
Image	Ned Burgess
Son	Jean-Jacques Quinet
Montage	Eva Feigeles-Aimé
Mixage	Jean-Jacques Quinet
Musique	Jacques Davidovici
Une production	Les Films d’Ici (France) Iota Productions (Belgique)
Avec le soutien de	Film Factory Eurimages La Clairière Productions CNC (France) Centre du Cinéma de la Fédération Wallonie-Bruxelles Ciné +

